



Parution : **8 avril 2021**

Format : 14,8 x 24 cm, 536 pages + cahier photos de 16 pages

Tout public

Prix TTC : **22,00 €**

ISBN : 978-2-37241-045-8

EAN : 9782372410458

Diffusion : Interforum

## REPÈRES :

- La suite de *La sagesse d'aimer*, Prix Seligmann 2017 contre le racisme.
- Nominée en 2005 pour le Prix Nobel de la Paix.
- de 1977 jusqu'à nos jours... en Ardèche.
- + Cahier photos

Zarina KHAN

## L'Œuvre à la joie

*La sagesse d'aimer* - Tome 3

### Récit biographique

Après *La sagesse d'aimer* (Prix Seligman 2017 contre le racisme) et *La forge solitaire*, le **troisième et dernier tome du « roman vrai »** de Zarina Khan, philosophe et actrice, nominée en 2005 pour le prix Nobel de la Paix au sein d'un collectif de 1000 femmes.

Retour du chaos dans la jeune existence de l'auteur russo-pakistanaise tout juste mariée en 1977. Lors de la naissance de ses deux enfants, elle découvre la folie qui s'empare de l'homme qu'elle a épousé. Tandis que le couple accueille le monde du jazz, Claude Nougaro, Stan Getz, Michel Le-grand... elle vit l'enfer des femmes battues. Bientôt à la rue avec ses petits, elle apprend à survivre dans la jungle parisienne. Son rêve s'effondre mais l'art devient son pays de résidence, la création son abri et sa subsistance. « Contrebandière de la liberté », elle s'attache à ouvrir des espaces de création et s'adresse en particulier à ceux dont la parole est exclue. Théâtre et démocratie, sacré et laïcité, sont des « jumeaux » sans cesse séparés qu'elle réunit contre vents et marées. Le collier d'ateliers d'écriture dont elle cerne les contours de la terre, ses programmes « Théâtre et Liberté dans la guerre », « Résister et Dire pour la liberté de l'être », l'amènent ainsi à relier au milieu des bombes Sarajevo assiégée à Beyrouth, les cités de la banlieue parisienne aux zones de conflits, et à pénétrer les scènes prestigieuses d'Europe et les amphithéâtres grecs avec ces acteurs d'un genre nouveau. Mais le Pakistan revient aussi dans sa vie lorsqu'une sœur incon nue sonne à sa porte. Elle va retrouver son prince de père, après 33 ans d'absence...



VOIR LA SUITE AU VERSO



Zarina KHAN

D'origine russo-pakistanaise, fille d'un prince indien cofondateur du Pakistan et d'une mère russe, née en 1954 à Tunis, philosophe engagée pour la défense des droits de l'homme et de l'enfant et reconnue par l'Unesco comme experte pour la culture de la paix, ZARINA KHAN a créé sa compagnie théâtrale en 1984.

Initiatrice du mouvement (*Théâtre et Liberté dans la guerre*), elle anime des ateliers d'écriture et de pratique théâtrale en pleine guerre à Sarajevo (1993) et à Beyrouth (1998) qui donneront naissance à la pièce *Le Dictionnaire de la Vie*. L'année suivante, elle réalise le film *Ados Amor*, joué par des adolescents de Seine-Saint-Denis, sélectionné au Festival de Cannes Junior. En 1999, elle signe le documentaire *Essabar ou l'abri de l'être*, rencontre entre des jeunes en réinsertion et des Touaregs du Mali, primé par l'Unesco et le Festival de la Santé Mentale de Lorquin.

Installée à Mirabel, en Ardèche, Zarina Khan crée le concept d'itinérance théâtrale et dirige un lieu de rencontres interculturelles. Elle est l'auteur des livres *Les droits des enfants* (Nathan, 1991) et *Le droit des hommes et des enfants* (Nathan, 2000), d'essais et de nombreuses pièces de théâtre.

Nous quittons Ancône à destination de Sarajevo dans un petit avion militaire brinquebalant, entourés de gros sacs de jute remplis à craquer de denrées alimentaires. Le bruit des moteurs empêche tout échange. Les sièges abîmés tressautent, pris dans les filets qui pendent le long des parois de fer. Trois soldats sont postés devant les hublots et scrutent le ciel pourtant vide. On nous a donné des parachutes élimés. Je me demande bien ce que j'en ferai si je devais sauter. Il n'y a pas de mode d'emploi et je n'ai pas pensé à m'informer. Il n'y a pas de parachutes dans *Les 7 contre Thèbes*...

L'atterrissage est terrifiant, on nous tire dessus, hurle un soldat, les yeux rivés sur son hublot. Je lui crie, que regardez-vous aussi attentivement ? Sans détourner son regard, il répond, je surveille le réservoir, s'ils tirent dedans, nous prenons feu. L'avion parvient à se poser dans des soubresauts sonores. La porte arrière s'ouvre, maintenant, il vous faut courir, vous devez arriver là-bas, le soldat pointe du doigt un baraquement, au loin, là-bas vous serez à couvert. J'enfile mon sac à dos. Il pèse mon poids, je ne pourrai pas courir. Je vais peut-être mourir pour quelques paquets de café et de riz, c'est ridicule. J'ai couru pourtant, mon corps s'est mis à me porter, monture nouvelle, surprenante. La baraque à atteindre est vide, le toit troué ici et là laisse passer des lueurs dans lesquelles valse une étrange poussière noire. Le bruit est partout, confus. Un militaire se tient devant une barrière bricolée, il étudie longuement nos passeports, les autorisations multiples, scrute les cachets apposés au bas des pages. La suspicion déforme son visage fermé. Finalement il griffonne un numéro sur un papier qu'il nous tend. Apprenez-le par cœur, c'est votre code de sortie. Il ricane, pas de code, pas de retour.

De l'autre côté de la barrière un blindé de l'ONU, bondé. Les gens se tiennent debout, la plupart portent des uniformes que je ne sais pas identifier, serrés les uns contre les autres. Je m'immisce entre les corps. Lorsque le blindé démarre, la porte arrière se referme avec un claquement sec. Par la lucarne haute, j'aperçois un enfant, 5, 6 ans peut-être, il court de toutes ses forces et crie, *Take me with you, please, take me...* Laissez-moi monter, s'il vous plaît, emmenez-moi. Le blindé ne ralentit pas, ne s'arrête pas, je vois la petite silhouette rétrécir puis disparaître. C'est là, dans le regard de cet enfant abandonné aux snipers et aux obus qui martèlent l'aéroport, que la guerre pour moi a commencé.

*L'enfant pleure et ses larmes sont rouges. Sa plainte est enfantine pendant que la mort le berce.*



Lorsque je m'allonge dans cette chambre aux rideaux fleuris, j'ai du mal à croire que dehors, c'est la guerre. Les tirs cependant me réveillent au petit matin. Meho est sur la terrasse, il se rase devant le miroir d'un rétroviseur accroché au mur. Dedans, je ne vois rien, et il faut bien se raser, n'est-ce pas ? Il rit. Bon rendez-vous ! Vous nous raconterez ce soir ? J'espère que nos petits bosniaques seront à la hauteur de vos attentes.

L'air est frais, les montagnes nous entourent. L'armée est tout autour, au sommet de ces monts très verts. Kira prend mon visage dans ses deux mains, le geste tendre d'une mère à un enfant petit, et me sourit. Je crois que nous nous sommes aimés au premier regard.

Je marche seule à présent. La ville assiégée est déserte, les rideaux de fer sont tirés sur les échoppes, les enseignes des cafés pendent, arrachées. La cathédrale se profile au bout de la rue où se côtoient la mosquée, la synagogue, une petite église orthodoxe. L'architecture parle ici de cohabitation sereine, de paix entre les religions. Les bûcherons sont venus couper du bois pour les otages de la ville assiégée, les infirmières sont venues panser les blessures, moi, je viens faire ce que je sais faire, ouvrir un atelier d'écriture et de pratique théâtrale, collecter dans l'abomination la grandeur des humains...Tout à coup je me sens décalée. De l'écriture, du théâtre, au cœur de combats sanglants, avec des enfants endeuillés ?

Nous sommes le premier octobre 1993. La guerre dure depuis plus d'un an. J'ai rendez-vous à 9 heures, je plie et je replie le petit plan dessiné grossièrement par Meho, pour me repérer.

Je marche. Je croise un blindé de l'ONU, blanc, entité sourde et aveugle qui fonce dans les rues désertes. Sur mon plan, deux rues permettent d'arriver à la place où j'ai rendez-vous pour l'atelier. J'hésite, une des rues est goudronnée, l'autre, plus ancienne sans doute, est pavée. Je choisis les pavés, ils sont beaux.

Tout à coup, un obus tombe, tout près, sans doute dans l'autre rue, celle que je n'ai pas empruntée. Tout tremble, et mon corps. Le verre des fenêtres se brise, s'écrase au sol soudainement recouvert de ces débris rutilants, ma respiration s'est bloquée, mes genoux s'entrechoquent. Tout est tremblement. *La ville gronde. Autour d'elle, le filet tend un cercle pour êtreindre ses tours.* Les questions affluent dans ma tête, se percutent. Qu'est-ce que je fais là ? Que suis-je venue chercher ? Pourquoi je suis là ? Pour l'art ? L'œuvre à créer ? Qui viendra à ce rendez-vous anachronique pour écrire et jouer une pièce de théâtre ? Ai-je perdu tout sens de la réalité ? L'art est-il plus précieux que la vie ? Quels parents laisseront leurs enfants sortir des abris pour un atelier avec une inconnue, un metteur en scène qui vient de Paris ?



## Zarina KHAN - *l'Œuvre à la joie* - EXTRAITS

- ● ● ● ● J'ai refusé de faire la conférence à l'université, mon savoir « pédagogique » me paraissait dérisoire dans ce contexte. Lors de notre dernier entretien avec l'association des étudiants, je leur ai proposé de rencontrer plutôt des collégiens, des lycéens, et de faire la clôture de leur cycle de conférences avec la pièce que nous allions monter. Ils m'ont prévenue qu'ils feraient leur possible pour faire passer le message mais les établissements scolaires étaient tous fermés. Il n'y aurait peut-être personne...

J'ai continué à avancer, automate au souffle court. Je regarde une dernière fois le plan qui s'agite dans mes mains toujours tremblantes, j'y suis, la place doit se découvrir au coin de cette rue.

Elle est là, la place de notre rendez-vous. Mes oreilles bourdonnent, mes tympan ont accusé le choc de l'obus qui a éclaté. Je les aperçois, ils sont là, debout, dehors. Ils n'ont pas couru aux abris, de peur de me rater, me diront-ils, de rater le rendez-vous. L'adolescent, là, debout, des arbres au bout de la clairière. Ils me voient apparaître, seule sur la place déserte, ils sont tendus vers moi, ceux-là même qui ne me connaissent pas, qui ne savent rien de moi, un immense sourire envahit leurs visages. Ils serrent l'inconnue dans leurs bras. Leur étreinte est légère. Sur leurs visages se côtoient l'inquiétude qui a précédé et l'immense soulagement. L'un d'eux a crié « Elle est vivante ! » Elle, c'est moi, un moi qui n'a rien à prouver, un moi qui n'a que la vie en commun avec eux à cet instant. Ils sourient parce que je suis vivante, je souris parce qu'ils sont vivants et qu'une chance nous est donnée de vivre, quelques heures, quelques jours peut-être, cette rencontre improbable.



Ils me regardent, ils me dévorent des yeux. Ils sont prêts à croire l'impossible. Quatre jours pour écrire et monter une pièce, le cinquième pour la jouer. Ils n'ont jamais écrit, ils n'ont jamais joué. Ils sont vite amusés, confiants.

Ils ont perdu un père, une sœur, un cousin, un ami. Le deuil creuse leurs cernes. La guerre les a saisis en pleine adolescence, à l'âge où on se rebelle, où on teste les limites de l'autorité, où l'on se sent infaillible, où on tombe amoureux. Je les regarde. Je dois leur donner un thème pour commencer. Un thème... Comment trouver les mots ? Je laisse tomber toutes les idées que j'ai préparées, je ferme les yeux, je cherche en moi, au dedans. Je me sens étrangère à cette ignominie qui se saisit de Dieu pour tuer, à la politique internationale qui joue avec Dieu pour ses intérêts, à cette planète tout entière qui laisse la guerre encore se rassasier des mêmes invariables confusions entre politiques et religions, entre foi et croyances. J'entends ma voix proposer : « Une extra-terrestre vient sur terre pour comprendre les humains et écrire un dictionnaire de la vie qu'elle rapportera sur sa planète. Manque de chance, elle atterrit à Sarajevo aujourd'hui, et vous rencontre. » Les jeunes rient. Une jeune fille lève la main : « Je

pourrai jouer l'extraterrestre ? J'ai tellement plus de questions que de réponses ! » Bien sûr, comment t'appelle-tu ? « Alma » L'âme. Bien sûr, Alma.

Ils se jettent sur le papier. Ils écrivent dans le silence rythmé par les tirs sur la ligne de front. Non, ils n'abordent pas la religion, ils n'abordent pas la politique, ni la foi ni les croyances. Ils disent leur peur, leur tristesse, que la liberté leur manque, qu'ils ont envie de vivre, et comme l'extraterrestre, de comprendre. Dès la lecture de leurs premiers textes, je vois se dessiner un hymne à la paix, né dans la guerre. Et ils pleurent et ils rient. Ils dévoilent le chant qui les habite, dedans, dans cet espace.



Le rouge de ma robe me brûle, j'ai chaud. Pourquoi ai-je mis cette robe incandescente ? Peut-être parce que l'alchimie est achevée. On dit que les étapes du travail alchimique sont au nombre de quatre. Elles se distinguent par la couleur que prend la matière au fur et à mesure, mélange que l'alchimiste prépare et broie dans son mortier d'agate, pendant des mois, des années.

D'abord, l'Œuvre au noir s'attaque à la mort, la dissolution du mercure et la coagulation du soufre. Puis l'Œuvre au blanc commence sous le signe de la lune, c'est la purification, le lavage, le liquide fluorescent se solidifie et se sépare, il reste des scories qui vont s'éliminer aussi à chaque « lessivage » pour laisser place à un dissolvant universel, l'élixir de longue vie.

Le petit œuvre ainsi se termine, la spiritualisation du corps.

L'Œuvre au jaune prend le relais, l'épuration mène à la sublimation.

Enfin l'Œuvre au rouge réalise la transformation finale, l'or ruisselle, la pierre philosophale apparaît, réservoir d'énergie nucléaire en suspension, le grand Œuvre, l'incarnation de l'esprit dans la matière, est accompli.

Je n'ai pas trouvé d'autre mortier d'agate que l'art. C'est à travers l'espace de création que l'on meurt à un soi embourbé dans les malédictions, qu'on lave, lessive les « programmes », les reproductions, que les scories s'éliminent, se purifient, pour atteindre la transcendance dans la sublimation, et naître à un soi neuf, vertical, l'esprit drapé dans sa robe rouge-rubis de matière.

L'équipage du vaisseau *Ados Amor* est réunie autour du buffet, je les embrasse, les félicite. La Grande Halle se vide peu à peu, les gens ont du mal à partir. Le groupe des auteurs-acteurs demeure, épuisé par les vagues successives d'émotion, d'intensité.

Au-delà des quatre étapes structurées par les alchimistes à travers les siècles, m'apparaît ce soir, drapée dans la lumière du projecteur qui s'éteint sous la main du projectionniste, la cinquième étape, *l'Œuvre à la joie*. C'est en elle que les épreuves sont transmutes, transfigurées en joie. Le projecteur s'est éteint, la lumière demeure.

